26

TROUSSEAU

ÉLOGE

Prononcé à la Société de Thérapeutique

DANS SA SÉANCE DU 5 MARS 1869

PAR M. PIDOUX

Membre de l'Académie impériale de médecine
Médecin de l'hôpital de la Charité, Inspecteur des Eaux-Bonnes
Président honoraire de la Société de thérapeutique, etc.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Mon seul titre à l'honneur que vous daignez me faire en m'appelant à remplacer Trousseau comme président honoraire de la Société de thérapeutique, est d'avoir été son collaborateur. C'est donc à lui, après vous, que je dois reporter cet honneur. Aussi, je ne crois pas pouvoir mieux témoigner ma reconnaissance envers sa chère mémoire et vous remercier d'une manière plus digne et plus juste, qu'en faisant revivre un instant parmi vous ce Maître regretté.

Ils commencent à se compter, ils sont surtout très-dispersés, ceux qui ont assisté avec moi aux premiers jours de la renaissance de la matière médicale entre les mains de Trousseau. Il faut remonter pour cela à trente-huit années bientôt. Vous le voyez, c'est presque une page d'histoire que je vais vous lire.

C'était un peu avant, ce fut surtout immédiatement après la grande et première épidémie de choléra, en 1832, que Trousseau, âgé alors de 29 ans, médecin du Bureau central, partageant, à l'Hôtel-Dieu, dans les salles Saint-Bernard et Sainte-

Monique, le service de Récamier, fit ses premiers essais de restauration clinique des agents de la pharmacie proscrits presque entièrement par Broussais.

Trousseau, ai-je dit, partageait alors comme médecin du Bureau central le service hospitalier de Récamier. Il ne le remplaçait pas, en effet, car le maître n'était ni en congé ni en retraite; il n'était qu'irrégulier, et il lui avait plu de se donner un coadjuteur. Trousseau eut la bonne fortune de fixer son choix. Récamier était bien libre sans doute d'en appeler un autre, mais il ne l'était pas d'en choisir un meilleur; et il est plus que probable que le roulement administratif, très-équitable d'ailleurs, ne l'eût pas servi aussi bien selon son esprit.

Trousseau venait donc, sous les yeux d'un homme original, indépendant jusqu'à l'individualisme et que Broussais n'avait pu courber, répandre et cultiver dans un champ tout prêt pour les recevoir, les semences qu'apportait de Tours et de la clinique de Bretonneau, son esprit si facile à imprégner et si apte à transmettre.

Personne ne peut se faire aujourd'hui une idée du spectacle qu'offrait alors cette clinique nouvelle. Elle l'était sous tous les rapports. Une pathologie moins systématique et plus variée, affranchie du physiologisme, et réagissant, avec excès peut-être, au nom des espèces nosologiques bannies, ressuscitait des agents thérapeutiques oubliés et en suscitait de nouveaux.

La notion de spécificité nosologique et thérapeutique modestement retrouvée en province par Bretonneau, entrait à Paris avec éclat. Le jeune professeur libre venait l'y restaurer, mais retrempée dans l'anatomie générale de Bichat systématiquement appliquée à la pathologie par Broussais. L'élève de Bretonneau portait la renommée du maître plus haut peut-être que ne l'eût fait le maître lui-même s'il eût eu l'imprudence de céder à l'ambition d'enseigner officiellement la médecine sur ce grand théâtre de Paris par lequel on cherchait à le tenter, et pour lequel sa simplicité, sa bonhomie, son oubli de lui-même n'étaient pas faits.

Oui, Trousseau, avec son talent de vulgarisation incisif et puissant qui l'associait aux inventeurs, fit plus pour la restauration de l'idée de spécificité en nosologie et en thérapeutique et pour la gloire de son maître, que n'eût pu le faire Bretonneau lui-même. Ce fut, en effet, l'œuvre de Trousseau et le point de départ de la rénovation de la matière médicale dont il est chez nous l'auteur.

Il fallait voir la curiosité intéressée des élèves et surtout des médecins d'un âge mûr sous les yeux desquels Trousseau se livrait avec une confiance imperturbable à l'emploi de tous les médicaments redoutés des praticiens de cette génération élevée dans la crainte des irritants! Il leur faisait l'effet de manier des charbons ardents. Quand on l'avait vu administrer les préparations de fer insolubles, aidées du quinquina et de l'aloès, à des chlorotiques dont l'estomac était déchiré par d'atroces douleurs, le cœur palpitant, les artères vibrantes, l'utérus congestionné et dysménorrhagique, etc.,

le lendemain, on était sûr de trouver le lit de la pauvre fille entouré de médecins inquiets sur le sort de cette gastrite, de cette cardio-artérite, de cette métrite qu'avaient dû exaspérer les médicaments incendiaires administrés la veille. Mais quand sous l'influence de cette médication tonique et stimulante, ces praticiens constataient le retour d'un appétit pour les substances réparatrices, l'apaisement des douleurs d'estomac, la sédation des spasmes du cœur et des vaisseaux, la régénération des globules sanguins qui étendaient chaque jour un peu plus leur fard intime sur des joues et des lèvres plus que décolorées, ils étaient non-seulement surpris, ils étaient soulagés eux-mêmes..... Leur foi dans les agents de la matière médicale renaissait, et à travers ces effets des médicaments, ils commençaient à se faire d'autres idées des maladies. Je vous assure, Messieurs, que cela était aussi intéressant que des essais de thérapeutique sur des animaux bien portants.

J'ai pris mon premier exemple dans la chlorose et le fer, parce que Trousseau excellait à les opposer l'un à l'autre; que les effets de la médication étaient très-pittoresques, et surtout, je crois pouvoir l'assurer, parce qu'ils étaient beaucoup plus accentués à cette époque qu'à la nôtre. Il me paraît, en effet, que la maladie était plus profonde et plus fréquente alors qu'aujourd'hui. J'en appelle à mes contemporains, et je leur demande si dans les hôpitaux, en ville, dans les pensionnats, les chlorotiques n'étaient pas plus nombreuses, les chloroses plus franches et plus complètes à cette époque que maintenant? Le fait est aussi vraisemblable que je le crois vrai. La médecine sous ses deux aspects, hygiène et thérapie, était plus débilitante et moins réparatrice il y a quarante à cinquante ans qu'aujourd'hui. Les maladies de l'enfance étaient traitées sévèrement par les antiphlogistiques. A ce moment décisif où le sexe s'établit, le médecin et les familles se défiaient du régime tonique et ménageaient systématiquement l'usage des fortifiants. Aujourd'hui, au contraire, l'habitude d'une alimentation beaucoup plus animale, la pratique de la gymnastique, des bains minéraux, de l'hydrothérapie, des méthodes curatives plus naturelles et moins exténuantes, rendent plus facile et moins anormale la puberté chez les jeunes filles et en éloignent davantage la chlorose. A part quelques exceptions, je trouve que les cas de cette maladie ne sont qu'ébauchés; elle est bâtarde, incomplète, plus croisée d'autres éléments morbides. Eh bien, j'incline fort à croire que l'époque que je rappelle et la révolution qui se fit alors dans la matière médicale et l'hygiène, donnent assez bien la date et les causes des amendements salutaires survenus dans la maladie dont il s'agit, et qu'on doit en faire pour une grande part, honneur à l'initiative hardie de Trousseau.

Il est donc vrai, par cet exemple, que les maladies, et surtout les maladies chroniques, sont susceptibles d'éprouver, non-seulement chez l'individu, mais dans l'espèce, des changements transmissibles par voie de génération, comme on voit sous la main de l'homme, les espèces végétales et animales modifiées par la culture, les

croisements, l'action des milieux, etc., s'hypertrophier, s'atrophier, les unes se multiplier, les autres disparaître, toutes enfin, susceptibles de se modifier dans mille directions. Pourquoi la médecine n'aurait-elle pas cette influence sur les espèces nosologiques ? Celles-ci, qui ne sont que des modes d'existence parasitiforme, ne doivent-elles pas être moins nécessaires, et par conséquent, moins difficiles à modifier à la longue, que les caractères normaux et naturels qui spécifient les individus, que ces tendances organiques dont le développement ou la disparition réalisent dans l'espace et dans le temps la perfection et l'idéal de chaque type ? On ne saurait en douter, et si la médecine ne se proposait pas ce but, elle ne serait bientôt plus une science.

Ce qui faisait, je le répète donc, l'originalité de la clinique de Trousseau, c'est que la thérapeutique y conduisait à la critique et à la réforme de la nosologie, comme celle-ci à la renaissance de la matière médicale et au progrès de la thérapeutique.

Les phlegmasies des membranes muqueuses occupaient, depuis Broussais, la place la plus considérable dans la nosologie et la médecine. Suivant le réformateur, ces phlegmasies ne différaient entre elles que par leur siége et leur intensité ; suivant lui aussi, leur type aigu ou leur type chronique, ne dépendaient que de l'action plus ou moins vive ou plus ou moins prolongée des modificateurs externes qui stimulent ces membranes. Aussi, affectait-il toujours de les nommer « membranes de rapport, » pour montrer que leur état de santé ou de maladie, que toutes leurs vicissitudes fonctionnelles étaient causées uniquement par les rapports qu'elles entretiennent avec les agents du dehors qu'il affectait toujours aussi d'appeler les « modificateurs externes. »

Opposer à ces phlegmasies dont on négligeait systématiquement les espèces pour n'y voir que les degrés d'un mode pathologique commun, l'irritation, opposer, dis-je, à ces phlegmasies, non des modificateurs spéciaux ou des médicaments proprement dits, mais ces substances abirritantes négatives qu'on emploie pour imbiber les tissus et diminuer la tension vasculaire dans les inflammations traumatiques, — toujours posées par le physiologisme comme type des phlegmasies internes ; — enfin, quand les contre-irritants ou les irritants substitutifs devenaient nécessaires, ne les appliquer jamais que sur des surfaces saines et loin du lieu affecté, tels étaient l'idéal et la loi de la thérapeutique.

C'était sur cette notion par trop simple de l'inflammation interne des membranes muqueuses qu'on avait fondé la médecine physiologique, il était naturel que ce fût par une autre conception de ces mêmes phlegmasies, que se fît le retour à l'idée des espèces nosologiques.

Trousseau était tout armé pour opérer la réforme sur ce point capital. Il arrivait

de Tours où Bretonneau avait fait sortir de ses recherches très-originales sur la dothiénentérie et la diphthérie, toute une doctrine nouvelle des phlegmasies des membranes muqueuses. On s'aperçut donc un jour à Paris, que ces membranes, tout « de rapport » qu'elles soient, tirent leurs phlegmasies bien plus de leur fonds ou de l'organisme lui-même que de l'action immédiate des modificateurs externes, et qu'aux caractères communs qui les réunissent dans les nosographies, se joignent des caractères spéciaux qui les différencient et en font des espèces aussi distinctes en nosologie que le sont les espèces animales ou végétales en histoire naturelle. On allait plus loin encore contre Broussais et son physiologisme : on prétendait qu'au point de vue de la nature et du traitement, les caractères spéciaux ou différentiels sont plus importants que les caractères communs ou intégraux. Bretonneau affirmait donc pratiquement, Trousseau professait avec sa jeune éloquence clinique que, dans le pronostic et le traitement, il fallait tenir moins compte de l'inflammation considérée en elle-même que de sa cause interne spécifique, etc.... Tel est le fondement de la spécificité morbide qui, appuyée sur l'anatomie générale de Bichat, renaissait plus autorisée que jamais.

C'est dans la démonstration clinique de ces vérités vulgaires aujourd'hui, si neuves alors, que Trousseau déploya au plus haut degré son incomparable talent de démonstration. Il ne se bornait pas à être méthodique et clair : il initiait, il inculquait. En l'écoutant attentivement, l'auditeur participait à son procédé didactique, et cette participation identifiait l'esprit de l'élève à l'idée du professeur. C'est ainsi que, dans les passages difficiles de l'enseignement, on le voyait concentrer son sujet comme dans une semence, et s'efforcer de l'exposer, non comme s'il l'avait lu tout écrit d'avance dans son cerveau — c'est la méthode des professeurs vulgaires — mais de l'évoluer comme d'un germe de son esprit. C'est ce qui fait qu'en vulgarisant, il avait toujours l'air d'inventer. Peu à peu, le processus de la chose conçue s'engendrait tellement bien dans les esprits tendus pour l'écouter, qu'elle appartenait autant à l'élève qu'au professeur, et que le premier, captivé, oubliait de prendre des notes, et n'en avait vraiment pas besoin.

Le système de la spécificité nosologique se prêtait merveilleusement à faire briller le genre d'esprit de Trousseau et la nature de son talent.

Trousseau était né naturaliste. Il eût été hors ligne partout : en histoire naturelle il se fût placé au premier rang. Observateur sagace, il était saisi bien plus par les caractères des êtres et des choses que par la force cachée qui engendre sans cesse les phénomènes, les modifie et peut les modifier toujours. Il était tellement épris de la clarté et de la netteté qui remplissaient son esprit, qu'il les portait et les voyait partout, même là où la nature scrutée plus profondément les laissait désirer. Jugez comme le spécificisme en nosologie et en thérapeutique devait le séduire! Il lui fal-

lait des genres à classer, des espèces à grouper, des analogies à découvrir, des différences à opposer. Plus observateur que penseur, plus peintre que philosophe, il prenait volontiers et systématiquement ses exemples et ses comparaisons dans les objets de l'histoire naturelle. Le terrain, le pollen, la graine, la greffe, la bouture lui fournissaient ses théories de prédilection; les maladies étaient toujours comme des plantes et des insectes. Aussi excellait-il et se complaisait-il dans la description des fièvres exanthématiques et des maladies contagieuses qui se comportent un peu à la façon des espèces botaniques ou entomologiques, *Juxtà Sydenhamii mentem et botanicorum ordinem*, avec cette différence, que Sydenham ne voyait la chose qu'au figuré, et que Trousseau, souvent sans s'en douter, emporté par le besoin du pittoresque et de la clarté, la prenait un peu trop au propre.

Mais quels dédommagements ne renfermait pas cet excès à l'époque intéressante que j'esquisse!

Pour ramener la notion d'espèce dans la nosologie et la thérapeutique, il n'était pas nécessaire, il eût même été nuisible de l'approfondir ; il ne fallait d'abord que l'affirmer. Il ne fallait même pas discuter les espèces ébauchées ou indéterminées, parler des métissages qui font les variétés, s'occuper des dégénérations et des transformations, etc. Pour frapper et convertir, on devait ne montrer que des types et ne faire que des descriptions correctes. La situation avait trouvé son homme. Sans un peu de système et d'exagération, sans un peu d'artifice volontaire ou non, on pouvait manquer le but. La grande pensée de Leibnitz que la nature n'a pas d'hiatus, n'allait pas aux instincts si lumineusement analytiques de mon cher maître. Sa nosologie s'inspirait bien plus des méthodes de Linnée et de Cuvier que de celles de Geoffroy Saint-Hilaire et de Darwin; et sa thérapeutique n'admettait guère plus d'indécision que sa nosologie.

Aux audaces du physiologisme il opposait les assertions tranchantes du spécificisme. Ce succès suffisait provisoirement. Plus tard on verrait. C'est ainsi que marchent les sciences.

Aussi, quelle nouveauté et quel bienfait que le traitement des catarrhes aigus des voies digestives par les éméto-cathartiques; de l'entérite franche la plus vive, et surtout de la dysenterie, par les purgatifs; des ophthalmies aiguës graves par les topiques irritants, tels que le nitrate d'argent; que le traitement des angines simples sans émissions sanguines, et des angines graves par les inflammations franches substituées à l'aide des cathétériques les plus actifs, aux inflammations de mauvaise nature, etc., etc.! C'est dans la cure de ces maladies que les méthodes spécifiques et leur succès rendaient le plus de services et causaient le plus de surprise.

A côté de cela, on voyait les catarrhes aigus des voies respiratoires plus salutairement et plus rapidement modifiés par l'ipécacuanha et les résines que par les

sangsues et les émollients béchiques; la pneumonie traitée sans saignée et d'emblée par l'oxyde blanc d'antimoine ou par le kermès, qui, sans produire aucune évacuation et sans irriter les voies digestives, abaissaient rapidement la chaleur fébrile et le pouls; l'emploi du calomel à doses réfractées dans les phlegmasies aiguës des autres parenchymes et dans celles des membranes séreuses; les affections chroniques de la peau qu'on éternisait par les topiques et les bains émollients, enlevées en peu de temps par des applications générales ou locales irritantes, sodiques, sulfureuses, mercurielles, cuivreuses, argentiques, arsenicales; l'action de l'opium et des solanées vireuses mieux déterminée qu'on ne l'avait fait encore dans leurs effets physiologiques et curatifs comparés, puis appliqués à une multitude d'indications, ou nouvelles, ou anciennes, mieux définies; l'ergot de seigle dans les métrorrhagies non puerpérales et les métrites chroniques; la strychnine dans la chorée; l'huile de morue dans le rachitisme des enfants; le bismuth à doses inouïes jusqu'alors, dans les gastralgies, et surtout dans les catarrhes atoniques du gros intestin; le sulfate de quinine à hautes doses dans les névralgies, même continues, dans les sciatiques rhumatismales avec névrite, présage de son application prochaine aux rhumatismes aigus; les antispasmodiques, sédatifs immédiats des centres nerveux affectifs, enveloppés depuis longtemps dans la proscription des excitants, et qui, enfin, étaient rendus au traitement des névroses; les toniques rétablis comme fixateurs des forces plastiques et modérateurs stables des actions nerveuses dans leurs rapports avec ces forces; enfin, la réhabilitation des stimulants, dont le calorique et l'alcool sont les types et que le physiologisme confondait avec les toniques leurs antagonistes; la réhabilitation des stimulants, dis-je, qui sont entre les mains du médecin le fouet ou l'éperon de l'organisme comme les toniques en sont le frein, voilà, en abrégé, les forces que Trousseau restituait à la thérapeutique ruinée.

Trousseau, je le sais, n'a ni créé cette matière médicale, ni il n'en a refait de toutes pièces les applications thérapeutiques. L'école italienne, Bretonneau, Récamier, Murray, quelques tentatives et quelques publications isolées lui en fournirent les matériaux; mais c'est certainement lui qui les mit en œuvre chez nous, les systématisa, les popularisa.

Il ne s'agissait pas, en effet, de revenir purement et simplement aux anciens. Entre eux et nous il y avait une époque historique, une seconde renaissance avec Haller, Bordeu, Bichat et Broussais. La grande œuvre de Broussais avait été de ravager les anciennes bases et de fonder la pathologie nouvelle sur cette idée simple, élémentaire, que la vie est inhérente aux organes, aux appareils, que ceux-ci sont sensibles et irritables par eux-mêmes aussi naturellement que la pierre gravite et que le fer incandescent est chaud; que ces propriétés sont initiales de tout acte de l'organisme; qu'elles les dirigent tous; qu'il y a un fait d'impression aussi bien au

commencement des phénomènes nutritifs les plus intimes qu'au commencement d'un acte de la vie de relation, et que tous ces actes sont connexes ou sympathiques au moyen des rapports et de l'unité du système nerveux. C'est le fond de la doctrine de Broussais; elle est là tout entière. Il n'avait que cela à faire. Ne lui demandez donc pas autre chose ; il ne vous répondra pas; à chacun sa tâche, et je trouve qu'avoir accompli celle-là, suffit à la gloire d'un homme. Il fallait planter l'idée de spécificité nosologique sur ce terrain désormais immuable; c'est sur ce plan tout nouveau qu'il fallait restaurer la matière médicale en se gardant bien de ramener avec elle le mécanicisme, le chimisme grossiers, l'ontologie vaine des scolastiques, les nosologies abstraites. Bretonneau et Trousseau, imbus de l'esprit nouveau, le portèrent tout simplement dans leur œuvre, sans déclaration de principes, comme des praticiens pressés d'aller au fait, qui ont tout pris à Broussais excepté son système, et qui ne trouvent pas les vérités nouvelles contradictoires avec les vérités traditionnelles. Aussi, l'enseignement clinique naissant de Trousseau était-il très-remarquable et très-instructif pour la génération nouvelle, par le commerce distingué et très-vivant qu'il entretenait avec les maîtres de la clinique ancienne. Trousseau en avait le goût, il se sentait descendre de cette grande lignée qui commence à Hippocrate et finit à l'école clinique de Vienne.

Nous relevions et nous généralisions les observations pratiques immortelles de ces grands artistes en médecine, au moyen des doctrines d'une école respectable qui a porté très-haut et très-dignement les principes de l'autonomie de la physiologie et de la médecine, je parle de Montpellier, de son Grimaud, de son Barthez (pour la philosophie médicale duquel, — on le croira à peine, — Trousseau avait de la prédilection), de M. Lordat, enfin, qui, non-seulement les avait connus, mais qui les avait fait connaître avec originalité et a survécu à l'école elle-même. Trousseau, peu érudit, nourri pourtant des meilleurs morceaux de Sydenham et de Stoll, aimait à s'entourer de jeunes esprits ouverts à ces idées, essayant d'allier la tradition au progrès, et de remplacer l'étroit organicisme qui ne s'occupait que des faits accomplis et ne savait faire en médecine que l'autopsie des malades dans leur lit, par des idées critiques, par des vues plus larges sur la physiologie et la pathologie générales, qui pussent animer et agrandir l'enseignement clinique si riche qu'il répandait avec tant de fruit.

Nous recherchions avec ardeur le présent dans le passé. Les anciens étaient devenus les modernes. Leurs tableaux, leurs observations apportés à la clinique revivaient au contact des faits actuels. Cette clinique comparée offrait un intérêt aussi sérieux qu'attrayant. En examinant les faits les plus ordinaires au jour de cette médecine hippocratique simple et mâle qui sera toujours la médecine parce que sans changer elle admet tous les progrès, il nous semblait que nous les obser-

vions pour la première fois. Nous marchions de découvertes en découvertes rétrospectives. Nous suivions, par exemple, les phases des pyrexies, qu'on ne connaissait plus, avec une avidité qui aujourd'hui a dû passer ailleurs, mais qui était indiquée et nécessaire alors.

Avec la dothiénentérie ou la fièvre entéro-mésentérique prise comme centre, nous refaisions presque toute la pyrétologie, groupant autour de ce centre et les lui comparant pour les en distinguer, l'innombrable variété des autres fièvres qui ont aussi pour foyer principal l'appareil digestif, ce qui prouve qu'en cela au moins, Broussais avait touché juste.

La doctrine des diathèses reprenait aussi son rang dans la nosologie des maladies chroniques; et toujours et partout, le diagnostic par les médications spéciales, ce que Trousseau appelait le diagnostic thérapeutique, intervenait et jugeait autant que possible. On faisait alors vraiment de la médecine, et la clinique de Trousseau était vraiment une clinique.

Vous devez voir maintenant, en effet, Messieurs, que pour l'œuvre qu'il accomplissait instictivement, et comme l'abeille fait le miel, il ne suffisait pas à Trousseau de ramener la vieille matière médicale dans la pathologie moderne en l'y juxtaposant, mais qu'il fallait l'y faire pénétrer naturellement et comme par assimilation. Aussi, la séméiologie, le diagnostic, la pathologie générale, l'anatomie pathologique tenaient-elles autant de place dans la clinique de Trousseau que la thérapeutique, quelque subordonnées qu'elles lui fussent.

Trousseau se vantait d'être empirique : il ne l'était pas; mais il était médecin, médecin avant tout. Or, comme en médecine il y a d'abord tous les inconnus de la physiologie et, de plus, les inconnus de la maladie, surtout quand on est spécificiste ou nosologiste, Trousseau accordait beaucoup à l'expérience clinique pure, beaucoup à la puissance impérative des faits bien vus, bien constatés, quelque inexpliqués qu'ils fussent par la science du jour. Mais ces faits positifs quoique inexpliqués, il les prenait comme des points de départ fermes pour des inductions et des rapprochements légitimes et féconds. Par exemple, il ne s'informait pas du mode physiologique d'action du quinquina dans les fièvres périodiques; mais du fait admis comme certain des effets héroïques de ce médicament, de ses conditions intrinsèques et extrinsèques d'action, il s'élevait à des considérations très-étendues et très-scientifiques sur la médication fébrifuge par le quinquina. Trouvez-vous que ce soit de l'empirisme?

Ces considérations générales ainsi obtenues avaient l'avantage de reposer sur des faits solides, de l'ordre médical, tandis que les explications qu'on tire des laboratoires de physiologie ne sont pas toujours de cet ordre, manquent des vraies condi-

tions du fait clinique, et sont, de plus, d'une solidité très-précaire, puisque les expérimentations du lendemain détruisent incessamment celles de la veille dans une science aussi journellement conquérante que la physiologie expérimentale.

Trousseau n'était donc pas empirique, il était médecin et mettait la clinique, c'est-à-dire le malade avant tout. Il voulait — et il avait raison — que le malade fût le commencement et la fin; qu'on partit de lui pour aboutir à lui. Entre ces deux termes il permettait, autant que qui ce soit, à la physiologie et même à toutes les sciences afférentes d'intervenir et d'apporter à la solution du problème clinique tous leurs flambeaux; lui-même en donnait chaque jour l'exemple avec sa merveilleuse faculté d'appropriation.

La clinique de Trousseau était donc alors une clinique dans la force du terme; j'entends par là un enseignement où la science du diagnostic, du pronostic et de la curation individuels était animée par beaucoup de critique des choses sans aucune personnalité — Trousseau était sans fiel — et en même temps reliée, soutenue par des principes de pathologie et de thérapeutique générales tellement fondus avec les faits particuliers et les détails de chaque maladie, que ses leçons étaient pleines du mouvement des choses, et que le général et le particulier s'y trouvaient indivisiblement unis comme dans la nature. Voilà la clinique. Tout le monde n'en est pas capable. Conçue et exécutée ainsi, elle est l'enseignement par excellence, enseignement bien un peu dégénéré depuis Chomel et Trousseau. La clinique, en effet, devient de jour en jour un cours de pathologie spéciale sans méthode, fait au hasard du recrutement des salles d'hôpital.

Un professeur de pathologie et de thérapeutique générales ne devrait peut-être pas faire ce cours sans clinique, sans s'inspirer de l'observation immédiate des malades; ce serait un cours clinique de pathologie et de thérapeutique générales. Hors de là, on n'y fera jamais que de la fausse pathologie interne, de la séméiologie, ou de vagues et infécondes généralités. Si la Faculté de médecine ne songe pas à quelque chose comme cela, sa chaire de pathologie et de thérapeutique générales, qu'on appelle déjà à l'Ecole une chaire de luxe, sera bientôt rayée du programme.

Trousseau sentait si bien cela, que, lorsqu'il fut nommé professeur à la Faculté, il porta sa clinique dans sa chaire de thérapeutique qui était remplie d'idées générales, et que, quand il passa de cette chaire à la clinique de l'Hôtel-Dieu, il y transporta et y appliqua son enseignement dogmatique de la Faculté.

J'ai dit tout à l'heure que la nature de son esprit, amoureux à tout prix de précision et de clarté, rendait Trousseau très-propre au rôle qu'il a joué dans la restauration des espèces morbides, ce rôle qui l'entraîna peut-être trop loin dans les voies

du nosologisme ou du spécificisme. Tel fut, en effet, Trousseau dans sa chaire; mais pour le peindre au vrai, il ne faut pas manquer de dire que, chez lui, le praticien n'était pas dupe du professeur. Au lit d'un malade qui ne devait pas être l'objet d'une leçon, mais d'une consultation, l'intelligence pénétrante et flexible de Trousseau le rendait apte à suivre et à comprendre toutes les transitions, toutes les nuances, toutes les métamorphoses qui rendent la médecine pratique si individuelle et l'arrachent aux cadres étroits et artificiels de nos nosologies. Dans ses leçons, il généralisait beaucoup; dans sa pratique particulière, il individualisait toujours. A cela, je reconnais le vrai médecin. Nous n'étions pas toujours d'accord quand il philosophait en pathologie, nous l'étions presque constamment au lit du malade, en consultation. Ne dirait-on pas que, pour bien enseigner à des élèves, il faut ou affirmer ou nier quand même, catégoriser, spécifier, rejeter les exceptions qui détruisent les fausses règles, et exposer les choses bien plus avec les bornes de son esprit, qu'avec la continuité infinie des rapports et des transitions de la nature?

Ces processus de la nature dans les maladies, on a maintenant un autre moyen de ne pas plus les voir dans la clinique que dans les traités ou les leçons de pathologie, c'est d'échapper aux abus du spécificisme, qui considère et traite les maladies comme si elles étaient des êtres, en les considérant comme si elles étaient des accidents. Cela nous ramène, sous le nom de pathologie expérimentale, une nouvelle phase du physiologisme. Nul doute que, lorsqu'il sera débarrassé de ses naïvetés et de ses inadvertances, ce système, bien fait pour séduire la jeunesse, ne soit appelé à rendre de grands services à la pathologie et à la médecine. Mais il faut qu'il se souvienne que les maladies se font et qu'on ne les fait pas, et que chaque symptôme d'une maladie participe de la nature de cette maladie et la représente tout entière; qu'ainsi, une douleur, de la fièvre, un spasme, un délire, un flux, une congestion, une anémie, etc., sont typhoïdes, goutteux, herpétiques, syphilitiques, scarlatineux, et non de la fièvre, une douleur, un spasme quelconques; d'où il suit que les symptômes ou l'enchaînement d'accidents qu'on provoque expérimentalement, ne sont encore que de la pure physiologie, et ne peuvent donner que le mécanisme de la production des actions morbides extérieures, indépendamment de la nature ou de l'espèce de la maladie.

Je m'arrête, tant je suis pénétré, qu'ici, Messieurs et chers collègues, je ne dois vous parler que de Trousseau. Si j'ai touché à la préoccupation du moment, c'est que je suis sûr d'en dire ce qu'il vous en dirait lui-même s'il était au milieu de nous, mais avec ce sens pratique, cet instinct sûr du vrai en médecine qui le distinguaient, et qui, s'adressant à tous les esprits, sont plus éloquents que les doctrines.

Trousseau, sorti du Bureau central, dut quitter l'Hôtel-Dieu, et son second maître, Récamier, dont il avait illustré le service par son enseignement, non toutefois sans

que le vieux clinicien encore vert, encore fougueux, n'y jetât de temps en temps « les restes d'une ardeur qui s'éteint. » Récamier arrivait souvent, soit dans le cours de la visite, soit au milieu de la leçon. Il écoutait Trousseau un instant, puis il demandait à prendre la parole. Il n'était pas inutile que son lieutenant lui eût fourni un sujet précis, et qu'il eût limité par un fait ou par une opinion très-déterminés la puissance d'évocation et d'imagination vitalistes dont le maître était quelquefois possédé. Récamier s'emparait du fait ou de l'opinion, et leur donnait le cachet de son expérience si riche et si animée; puis, il partait souvent de là pour s'élancer dans les espaces d'une métaphysique un peu trop personnelle pour être pénétrée par ceux qui n'avaient pas la clef de la partie abstruse de ses principes, région obscure d'où s'échappaient parfois des éclairs. Eh bien, Trousseau avait le sens médical si développé, qu'il savait tirer un grand profit de ces échappées profondes de son chef, et qu'il s'en servait avec beaucoup d'habileté pour donner de la force et de l'ampleur à son naturalisme médical. Je vous laisse à penser si ces joutes cliniques, si cet échange d'observations et d'idées entre deux esprits d'une nature si contraire, mais unis dans une opposition commune au physiologisme et plus encore peut-être à l'anatomo-pathologisme inintelligent de cette époque, je vous laisse à penser, dis-je, si cet enseignement clinique à deux voix attirait et attachait la foule des élèves et des médecins intelligents. L'anatomie pathologique mise à sa place, mieux comprise que par les partisans de la médecine organique de Rostan, y était très-cultivée. Trousseau la savait fort bien, et Récamier, ce hardi vitaliste, y mettait une grande importance; il professait sur certaines altérations du cerveau, de la moelle, du cœur, de l'utérus, etc., des idées auxquelles les recherches histologiques n'ont donné que plus de précision et de certitude.

L'enseignement clinique ne suffisait pas à l'ardeur enseignante du jeune professeur. Le soir, à l'Ecole pratique, il faisait un cours méthodique de matière médicale et de thérapeutique que je rédigeais. Nous ne nous quittions guère : ensemble à l'Hôtel-Dieu le matin, le soir à l'Ecole pratique, nous travaillions ensemble dans la journée, collationnant les modernes avec les anciens, tâchant de tirer de la clinique, de nos lectures et de nos entretiens, quelque chose dont le public pût profiter.

C'est alors aussi que Trousseau fonda, avec MM. Gouraud et Lebaudy, le premier journal à bon marché, le *Journal des connaissances médico-chirurgicales* qui a donné une vive impulsion à la presse médicale, et qui propageait au loin le mouvement que je viens de faire connaître.

Je quitte à regret avec Trousseau cette clinique libre de l'Hôtel-Dieu, d'où il s'est élancé pour poursuivre sa brillante carrière et dont le succès a décidé de tous les autres. Il est sorti de là tout entier. L'éminent chirurgien de Lyon Bonnet, Maison-

neuve, H. Roger, Hardy, Contour, Amstein, Thirial, etc., furent pendant cette période remarquable les élèves de son service.

Trousseau disparaît donc un instant de la scène de l'enseignement libre pour prendre son rang dans les hôpitaux excentriques. Il reparaît sur ce théâtre fait pour ui, en arrivant à l'hôpital Necker, et il y rouvre avec une nouvelle force et un nouvel éclat ses leçons cliniques. Il s'y initie à la médecine des enfants dans les salles de nourrices qui faisaient partie de son service. Là il fait un grand nombre d'élèves distingués, des maîtres aujourd'hui. C'est là que je connais autour de lui Lasègue, Follin, Robin, Bouchut, Delpech, celui enfin que je me flatte d'avoir distingué dès ce premier instant, et qui préside aujourd'hui notre Société.

Mais Trousseau, après un concours mémorable, a forcé les portes de l'École. Une fois là, sa biographie médicale n'a plus besoin de moi; elle s'imprime d'elle-même dans toutes les mémoires, dans l'esprit de tous les médecins qu'il a faits.

Je n'irai donc pas plus loin, Messieurs; peut-être aussi trouvez-vous que je me suis déjà trop complaisamment étendu sur ces premières années de la vie enseignante de Trousseau. Je vous assure que ce n'est pas parce que j'y ai été mêlé, mais pour la faire connaître au très-grand nombre de ceux qui l'ignorent ou qui l'ont oubliée. J'avais besoin aussi de rendre justice à mon maître, de l'affirmer en face de ceux qui voudraient le nier, et de faire quelque chose pour celui qui a tant fait pour moi.

Vous connaissez tous aussi bien que moi la seconde partie de la carrière médicale de Trousseau, partagée entre l'enseignement officiel et les devoirs laborieux d'une clientèle inouïe jusque-là dans l'exercice de la médecine proprement dite. Très-habile dans la pratique des maladies de l'enfance où l'avaient attiré ses recherches sur la diphthérie et ses nombreuses victoires contre la mort par la trachéotomie de plus en plus perfectionnée entre ses mains; d'un pronostic presque infaillible dans les maladies de la vieillesse; apportant dans la connaissance de toute l'échelle clinique des maladies une expérience toujours vivante dans son esprit, et alimentée par une mémoire d'une netteté prodigieuse, il était rare qu'il ne laissât pas à ses confrères une idée ou un conseil qu'on n'aurait pas eus sans lui. Il n'a pas encore été remplacé dans la consultation.

Passionné, même à 60 ans passés, pour son enseignement clinique, il l'a légué à la médecine dans la *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, qui a trois éditions. On y reconnaît encore le maître sous le pesant bagage d'érudition et de nouveautés dont on l'a surchargé pour le tenir, soi-disant, au courant.

On pourrait regretter qu'en terminant cette œuvre magistrale, Trousseau ait jeté

sur l'avenir un regard empreint de découragement et de scepticisme, et qu'il ait paru croire que l'histologie, l'anatomie des éléments, la doctrine de leur vie individuelle (mais toute relative), nous ramenait à la doctrine épicurienne et matérialiste des atomes; qu'il ait semblé craindre, en un mot, que la médecine, un instant détournée de son but par la science, ne retrouvât plus son esprit et sa destinée, on pourrait le regretter, dis-je, s'il n'était certain que ce furent là les expressions de la douce ironie que lui inspirait le spectacle du pédantisme scientifique qui veut régenter la clinique. Oui, ce n'était que cela, et non un jugement motivé sur le fond de cette intervention sage et mesurée de la physiologie et de toutes les sciences afférentes dans le domaine de la médecine proprement dite. Nous savons tous, et pour mon compte je le proclame avec conviction que, quand l'abus aura disparu, la clinique éclairée reprendra une marche plus positive et plus humaine vers un avenir qui n'est pas seulement aujourd'hui la cure des maladies dans l'individu, mais et par-dessus tout dans l'espèce.

La vie de Trousseau a été assez remplie, son influence assez étendue, pour qu'on ne doive jamais lui reprocher de n'avoir pas vu au delà de son siècle.

Cette influence, et je termine par là, on peut la peser au moyen d'une méthode très-sûre. Quand on veut mesurer la valeur d'un homme, on n'a qu'à le supprimer par la pensée et supposer qu'il n'a pas existé. En examinant ce qui manquerait au domaine qu'il cultivait s'il fût mort avant d'agir, on a une idée assez juste de ce que cet homme a fait et de l'action qu'il a exercée.

Eh bien, Messieurs, supposez un instant, par un effort difficile de votre pensée, que Trousseau n'a pas vécu, et que la médecine a été privée de son intervention, et vous apprécierez aussi consciencieusement que possible le poids et la valeur de votre ancien Président honoraire.

Je ne veux pas faire cet examen moi-même. Je vous en ai fourni quelques éléments; je m'en rapporte à vous pour la conclusion. N'oubliez pas d'y faire entrer le témoignage de ces cinq ou six générations de praticiens répandus dans toutes les grandes villes civilisées du globe, ou qui exercent la médecine dans le plus humble village de France : demandez-leur où ils en seraient près de leurs malades sans les enseignements cliniques et thérapeutiques qu'ils ont reçus de Trousseau!

Voilà mon *criterium :* je n'en redoute pas l'application pour la gloire de mon maître, et je souhaite qu'employé pour juger le poids et l'influence de ses détracteurs après leur mort, il donne en leur faveur le même résultat.

Trousseau tout entier encore, et bien avant de se sentir frappé à mort, avait donné un exemple trop rare de bon sens et de justice : il avait sollicité, exigé sa retraite et conquis l'honorariat. Le choix de son successeur à la chaire de matière médicale

qu'il avait reprise, ne laissait pas que de le préoccuper. Un jour — il était déjà malade — nous causions de la huitième édition du *Traité de thérapeutique*, lorsqu'il vint à me parler des compétitions pour sa chaire et des chances des compétiteurs Je veux répéter ici les dernières paroles de cet entretien :

« Mon cher Pidoux, me dit-il, puisque la nature ne vous a pas fait professeur, je voudrais bien que celui des deux compétiteurs sérieux de ma chaire qui a le plus de chances pour l'obtenir (M. le professeur Sée) fût nommé à une chaire quelconque de pathologie qu'il remplirait mieux, et que Gubler me succédât. »

Ce vœu de notre maître commun a fini par s'accomplir. Tout le monde y a applaudi ; mais ce qu'on ne savait pas, c'est qu'en approuvant ce choix, on contribuait à exaucer un des derniers souhaits de Trousseau.

Dans quelques jours, nous entendrons le successeur qu'il s'était intérieurement donné. C'est un grand honneur pour notre digne et savant Président titulaire, et ce legs lui portera bonheur. Celui-là, soyez-en sûrs, Messieurs, tout en faisant faire à la matière médicale et à la thérapeutique sa part sérieuse de progrès, celui-là ne laissera pas périr la mémoire de son illustre prédécesseur.

EXTRAIT

De l'Union Médicale (3e série) des 9 et 11 Mars 1869.

Paris. — Typographie Félix Malteste et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.